

# LES CHATEAUX DE LA LOIRE

**CHATENET, Monique**

(extraits de l'article publié dans *La Loire. 303, Arts, recherches et créations*, n° 75, janvier 2003, pp. 127-135)

Ils ont prêté leurs noms à des hôtels de luxe, à des parfums, à des recettes de cuisine, aux objets les plus divers. L'escalier du plus célèbre d'entre eux a même servi de modèle au vaisseau spatial d'un roman de science-fiction, et s'il existe des êtres pensants dans une autre galaxie, on est en droit d'imaginer qu'ils y projettent déjà une expédition touristique interplanétaire. Pourquoi, parmi tous les témoins du passé prestigieux de la vieille Europe, les châteaux de la Loire connaissent-ils une telle célébrité ?

D'ailleurs, qu'est-ce qu'un « château de la Loire » ? Peut-on le reconnaître au premier coup d'œil, comme on identifie un chalet suisse ou un mas provençal ? De toutes époques, de toutes formes, de tous styles, parfois minuscules, parfois gigantesques, situés près de la Loire, d'un de ses affluents, ou même un peu plus loin, ils présentent à première vue la plus parfaite diversité.

Pourtant, ils ont bien un air de famille. La première explication est qu'ils sont faits à partir d'authentiques produits du terroir : ardoise d'Angers, tuffeau extrait des coteaux bordant la Loire ou ses affluents, sable des berges. Le chêne des charpentes n'arrive pas de loin, lui non plus. Ces matériaux acheminés le plus souvent sur le fleuve donnent aux constructions qui le bordent une indéniable unité de texture et de coloris. Il y a, bien sûr, ici ou là, quelques particularismes locaux. Sur les énormes cylindres de ses tours, le château d'Angers alterne des lits de schiste et de calcaire, alors que dans le Blésois et l'Orléanais où la pierre, moins tendre, se prête mal à la taille, le moellon se fait plus fréquent. La brique, produit de la mode autant que conséquence de la pauvreté du sol, vient apporter sa tonalité chaleureuse à l'enceinte de Mortiercrolles. Aux Réaux, briques et pierres jouent aux dames sur un plaisant échiquier, tandis que sur les murs de Gien et du Moulin, c'est une partie de marelle qui s'engage. Toutefois, d'est en ouest et du nord au sud, l'habitude de travailler le tuffeau et l'ardoise a engendré un commun art de bâtir, tradition technique et esthétique qui se traduit par un goût prononcé pour les murs épais,

peu percés, aux assises soigneusement dressées, pour les hauts casques d'ardoise aux reflets d'acier portés par des charpentes spectaculaires.

Mais il est une raison plus profonde à cette parenté. Les châteaux de la Loire relèvent avant tout de l'art de la mise en scène et doivent leur singularité au paysage qui les enchâsse. Grand fleuve paresseux aux larges rives blondes, frondaisons plantureuses et prairies paradisiaques où l'eau serpente sur fond de tapisserie flamande, ciel immense où voguent les nuages, lumière changeante : voici le mythique « jardin de la France », terre d'élection des poètes, de Charles d'Orléans à Charles Péguy en passant par Ronsard, du Bellay et tant d'autres.

*Le long du coteau courbe et des nobles vallées  
Les châteaux sont semés comme des reposoirs,  
Et dans la majesté des matins et des soirs  
La Loire et ses vassaux s'en vont par ces allées...*

Ce paysage drainé par le fleuve, est rythmé par des affluents qui, peu à peu, en élargissent les perspectives : Allier, Cosson, Cher, Indre, Vienne, Maine... Dans cette progression s'inscrivent aussi les divisions de l'histoire : l'Orléanais est capétien dès l'origine, tandis que le Blésois, la Touraine et l'Anjou doivent attendre la fin du XVe siècle pour être définitivement rattachés à la Couronne.

#### LES GROSSES TOURS DES SEIGNEURS DE LA GUERRE

N'en déplaise à Charles Péguy que je viens de citer, ces châteaux n'ont vraiment rien à voir avec des reposoirs. Car leurs sites nous ont été légués, pour les plus anciens en tout cas, par de féroces seigneurs de la guerre aux surnoms expressifs — Foulques Nerra (le faucon noir), Thibaut le Tricheur, Roger le Petit Diable... — et si Foulques a fait le pèlerinage de Terre Sainte, c'est qu'il avait bien des crimes à se reprocher.

De ces temps mouvementés ont subsisté les énormes tours quadrangulaires qui dominant les rives de l'Indre à Loches ou à Montbazou, surplombent le Cher à Montrichard, surveillent la Loire à Beaugency. Impressionnants témoins des luttes acharnées que se livrèrent les comtes de Blois et d'Anjou et leurs incertains vassaux pour la possession de la Touraine, la progression du pouvoir capétien, en les rendant inutiles, a contribué à leur miraculeuse conservation. Elevés au XI<sup>e</sup> siècle pour la majorité d'entre eux, ces dinosaures de pierre devaient voir leur race s'éteindre au cours du siècle suivant avec le succès des tours polygonales ou circulaires comme à Trèves ou à Châteaudun.

## LE POUVOIR CAPETIEN : DE LA CONQUETE AUX APANAGES

Dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, la Touraine et l'Anjou sont aux mains des Plantagenêts, comme une bonne partie de la France. La reconquête entreprise par Philippe Auguste s'achève en 1214 par la victoire de Bouvines et la renonciation définitive de Jean Sans terre à ses possessions ligériennes. Pour marquer la présence royale, plusieurs châteaux sont alors reconstruits, tel Chinon qui devait voir remodelées peu à peu ses hautes murailles de calcaire. De même à Angers, capitale d'un territoire fraîchement acquis, le jeune saint Louis commence à élever peu après 1226 l'immense enceinte rythmée par dix-sept tours bicolores avant de la remettre vingt ans plus tard à son frère Charles, duc d'Anjou, futur conquérant du royaume de Naples.



*Angers : Vue extérieure de l'enceinte*



*Le château d'Angers*

Dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle en effet, le pouvoir capétien se sent assez fort pour faire supporter au domaine royal des aliénations familiales. Mais c'est au siècle suivant, sous la dynastie des Valois, que les apanages des fils cadets du roi allaient se multiplier, avec les duchés de Berry et d'Anjou accordés aux frères de Charles V, puis celui d'Orléans donné à son second fils.

A la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, époque de répit entre les deux phases de la guerre de Cent Ans, ces princes des fleurs de lis font sortir de terre une nouvelle race de châteaux, demeures fortifiées de grand luxe aux sculptures débordant de leurs chemins de ronde. Avec leurs silhouettes étirées, les plombs dorés de leurs faîtages, leurs lucarnes effilées aux gâbles fleuronnés, ces flamboyants châteaux nourris de poésie chevaleresque sont devenus — enluminures des *Très riches heures du duc de Berry* aidant — les emblèmes universels d'un Moyen Age de contes de fées.



*Très riches heures du duc de Berry*

Du palais castral de Jean de Berry à Mehun-sur-Yèvre il ne reste plus d'une tour et demie. Heureusement, le château de Saurmur entrepris par Louis d'Anjou après 1360 est toujours là, quoique privé des ornements de ses parties hautes..



*Mehun-sur-Yèvre*



*le château de Saumur*

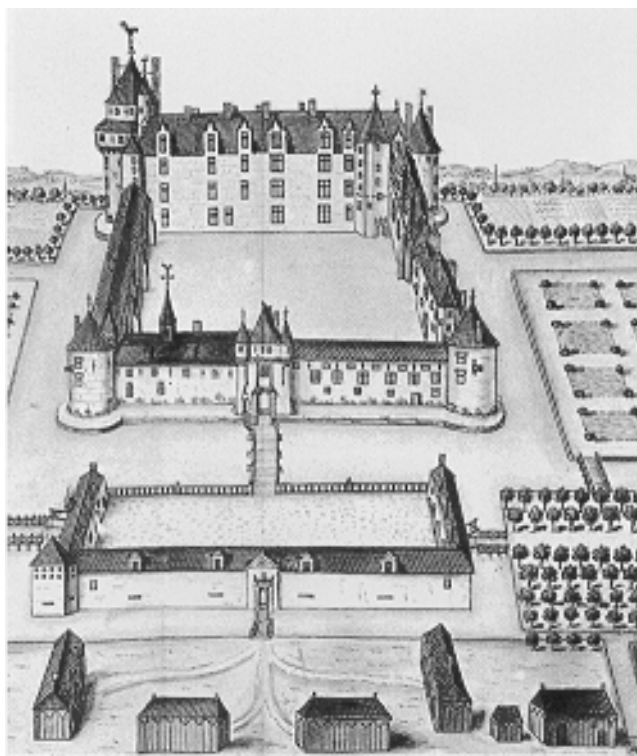
#### LA GUERRE DE CENT ANS ET SES LENDEMAINS

En 1415, Azincourt fauche la fine fleur de l'aristocratie française. Le roi a perdu la raison, la légitimité de son fils est désavouée par sa propre mère. Dans la nuit du 29 au 30 mai 1418, le dauphin Charles s'échappe de Paris contrôlé par les Anglo-Bourguignons pour rejoindre les provinces restées fidèles aux fleurs de lys : Blésois, Touraine, Berry, Poitou. A la mort de son père, en 1422, c'est à Mehun-sur-Yèvre qu'il est proclamé roi. Il ne peut être question de se rendre à Reims pour le sacre, car à Paris, le roi d'Angleterre s'est attribué la couronne. Puis le Berry est menacé à son tour. Il n'y a plus d'autre refuge que les vieux donjons tourangeaux. Et c'est là, à Chinon, que Jeanne d'Arc est présentée à Charles VII le 9 mars 1429. Chacun se souvient de la chevauchée fantastique des compagnons de Jeanne, de la délivrance d'Orléans, du couronnement à Reims, de la reconquête progressive du royaume achevée en 1453.

Durant le demi-siècle qui suit la guerre de Cent ans, la France vit une sorte de miracle économique. Sous la poigne de fer de Louis XI, le royaume, agrandi de la Bourgogne et de la Provence, retrouve une prospérité oubliée depuis longtemps. La

population s'accroît. Les villes se reconstruisent, les châteaux aussi. Mais ce ne sont plus tout à fait les mêmes, car la société qui les édifie a changé. La fin du XVe siècle voit en effet déferler une vague de riches bourgeois anoblis qui acquièrent des seigneuries et côtoient de plus en plus près la vieille noblesse d'épée.

Elevé au lendemain de la guerre de Cent Ans, le château du Plessis Bourré en Anjou est l'œuvre d'un de ces bourgeois gentilhomme : Jean Bourré, trésorier et fidèle serviteur de Louis XI. Dans un paysage plat où l'eau abonde, se dresse un château de pierre blanche aux dimensions imposantes, presque sans décor, où les défenses, toujours présentes, transigent avec d'autres considérations. Ainsi, la cour s'élargit et les trois ailes antérieures s'abaissent pour laisser pénétrer la lumière jusqu'au logis, tandis qu'une plaisante galerie vient relier commodément celui-ci à la chapelle, préfiguration de dispositions qui allaient faire fureur à la génération suivante.



*Plessis Bourré :*

*Vue du cote de l'entrée, dessin de la collection Gaignières*

Quant aux grands du royaume de retour de la guerre, ils découvrent les charmes de la vie aux champs. Il est alors de mode parmi les princes d'abandonner de temps à autre le décorum des résidences officielles pour s'en aller courir la campagne avec quelques amis, à la poursuite d'un cerf ou d'un lièvre, comme en témoigne un sonnet du prince poète Charles d'Orléans :

*Aux champs, par haies et buissons,*

*Perdrix et lièvres nous pendrons,  
Et irons pêcher sur rivières,  
Puis que par deçà demeurons,  
Nous Solognots et Beaucerons,  
En la maison de Savonnières.*

En s'exilant au Val de Loire dans les circonstances qu'on vient de décrire, Charles VII avait abandonné un cérémonial royal hors de saison. En y prolongeant leur séjour, ses successeurs ne reprennent que très incomplètement les usages monarchiques, si bien qu'en 1494, quand Charles VIII traverse en vainqueur l'Italie, les observateurs transalpins se déclarent effarés par la rusticité de ses mœurs. Reconstitué par Charles VIII dans la décennie 1490, le château d'Amboise, premier grand château royal du Val de Loire, surprend par le contraste entre ses vastes dimensions et la médiocrité des logis royaux. Quant au logis neuf de son cousin et successeur Louis XII à Blois, il affecte un air de simplicité avec ses agréables portiques briques et pierre et ses pignons à redents à la mode flamande.



*Amboise*



*Blois*

Cette simplicité royale qu'explique en partie la vie nomade de la cour de France n'est pas longtemps suivie par les grands, et les principaux conseillers de Charles VIII et de Louis XII, comme Pierre de Rohan au Verger (détruit), sont sans conteste plus luxueusement logés que leur maître, de même que le duc de Bretagne à Nantes.

#### FLORAISON FLAMBOYANTE

Car les dernières années du XVe siècle et les premières du siècle suivant voient sortir de terre, comme des champignons après l'averse, une série de châteaux très ornés, dont la silhouette pittoresque et les sculptures arachnéennes, s'inspirent de l'esthétique

flamboyante alors en plein épanouissement dans l'art religieux. Outre Amboise, Blois, Le Verger et Nantes déjà cités, Meillant, Chaumont, Ussé, Argy, Saint-Ouen, Goulaine, pour n'en citer que quelques uns, répondent à cette mode joyeusement extravertie, et il faut avoir l'œil exercé pour distinguer parmi les feuillages découpés, chers aux maîtres d'œuvre des églises, quelques motifs venus d'Italie.

Car c'est presque furtivement qu'à ses débuts la Renaissance vient glisser quelques ornements sur des façades qui restent par ailleurs fidèles au goût dominant. Les premiers, un peu maladroits, sont sculptés sur une porte d'Amboise et les piliers du portique de l'aile Louis XII de Blois. A partir de 1510, ils se font plus présents. L'aile Longueville de Châteaudun, dont l'extérieur est purement flamboyant, présente dans la cage de son magnifique escalier un décor « à l'antique » que l'on retrouve aux cheminées des salles, comme si le duc de Longueville se ralliait avec une certaine réticence à cet art venu d'ailleurs.



*Châteaudun*



*Saint-Ouen*

## L'AVANT-GARDE

Un temps limitée à l'importation de motifs — fortement transformés à mesure qu'il s'acclimatent sur les bords de la Loire —, la Renaissance voit s'élever à la fin du règne de Louis XII et dans les premières années de celui de son successeur trois constructions d'une conception révolutionnaire qui marquent les débuts de ce qu'on peut appeler sans exagération une nouvelle ère architecturale. Ce sont Chenonceau, Bury et Azay-le-Rideau.

Commencé en 1514, le premier Chenonceau, que Thomas Bohier établit avec originalité sur les piles d'un ancien moulin du Cher, frappe par la rigueur géométrique de son plan massé : un carré parfait régulièrement subdivisé pour former les espaces intérieurs. Et si le côté regardant à l'amont de la rivière reste fidèle à l'irrégularité pittoresque du temps, la façade principale et celle en aval adoptent des élévations d'une parfaite symétrie à axe central fortement souligné. Symétrie, axialité : voici des exigences bien nouvelles pour une demeure.



*Chenonceau*

Tout aussi novateur, le grand château de Bury, hélas disparu, adoptait un plan dessiné à la règle et au compas, à quatre ailes entourant le carré parfait de la cour. L'aile antérieure, réduite à un léger portique, mettait en valeur le corps principal en fond de cour, dont l'axe central était souligné par le haut pavillon de l'escalier. Tour autour, les façades s'ornaient d'un quadrillage régulier de pilastres « à l'antique » que l'on devait retrouver à Blois et à Chambord.

On voit une même recherche de régularité à l'émouvant château d'Azay-le-Rideau, commencé par le financier Gilles Berthelot en 1518 et prématurément interrompu neuf ans plus tard, qui dresse au bord de l'Indre deux corps en équerre à la savante ordonnance. Le corps principal est fortement axé par le grand escalier aux façades largement percées, couronnées d'une haute lucarne à fronton festonné. C'est un escalier rampe sur rampe à la mode italienne, comme déjà celui de Bury. Mais à la différence de l'Italie où il est invisible du dehors, le successeur des « grandes vis » médiévales forme ici au contraire le point focal de la composition que le visiteur découvre en entrant dans

la cour.



*Azay-le-Rideau*

#### LE ROI ARCHITECTE

Le 1<sup>er</sup> janvier 1515 la France reçoit un nouveau roi. Très jeune — vingt ans —, très grand, très beau, très ambitieux. Il s'appelle François I<sup>er</sup>. Ses rêves de gloire militaire sont exaucés à Marignan. Quant à ses rêves de pierre, il s'empressera de les réaliser, à Blois d'abord, dès les premiers mois de son règne, puis, en 1519, à Chambord.

Chambord est un univers en soi. On ne peut l'évoquer d'une phrase. Il faut aller lui rendre visite, de préférence en hiver quand, perdant son trop-plein de touristes, il retrouve sous la brume la romantique mélancolie du *désert* de grands arbres et d'eaux mortes où il est né. Il faut se perdre dans les pièces démesurées, jouer à cache-cache dans le célèbre escalier, attendre sur les terrasses qu'un rayon de soleil vienne percer les nuages et se laisser prendre par la magie de ce lieu envoûtant qui parvient à associer la puissance de la forteresse, la féerie des miniatures médiévales, l'énergie linéaire de l'art flamboyant, la rationalité de la haute Renaissance italienne, la monumentalité de la Rome impériale.



*Chambord*

Le ralliement royal à la cause de la nouvelle architecture lance un mouvement qui entraîne petits et grands seigneurs, courtoisie aidant, à ajouter ici ou là quelques médaillons, pilastres, candélabres, losanges d'ardoise ou de pierre sur un escalier, une travée de la façade ou une cheminée, comme on le voit, par exemple, à La Possonnière, demeure du père de Ronsard. Plus ambitieux, Le Lude et Villegongis sont reconstruits à la mode nouvelle, de même que Villesavin, Villandry, Valençay, Oiron, Châteaubriant, Le Gué-Péan et tant d'autres : c'est le long cortège des vassaux de Blois et de Chambord qui défile sur les rives ligériennes.

#### CHATEAUX AU VAL DORMANT

1540. Déjà la cour a regagné les rives de la Seine et ne se rend plus dans le Val de Loire qu'épisodiquement. Les modes architecturales, qui intègrent à présent les ordres antiques, se développent en Ile-de-France ou en Bourgogne. Quelques réalisations majeures toutefois, comme Serrant, œuvre de Jean de Lespine, ou la galerie de Chenonceau, création un peu lourde de Jean Bullant, d'autres de dimensions plus modestes telles Beaugard ou le précieux Boucard, montrent que le Val participe encore un peu à l'évolution du goût. Mais la somnolence le guette et, peu à peu, il s'enfonce dans la léthargie. Pour longtemps. Bien sûr, quelques actions d'éclat viennent interrompre son sommeil de temps à autre. Au XVII<sup>e</sup> siècle, ce sont Selles-sur-Cher, Cheverny, Jussy-Champagne, Oiron. A Brissac, le superbe château neuf commencé vers

1620 et jamais achevé dresse fièrement vers le ciel entre deux vieilles tours les cinq ordres superposés de son triomphal frontispice. A Blois, François Mansart crée pour le frère de Louis XIII la plus belle cage d'escalier du monde. Le siècle suivant verra grandir Sablé, Menars, Le Lude, Montgeoffroy qui cultive avec bonheur l'art suprême de la simplicité. Mais ce ne sont là que d'heureuses exceptions. Versailles et Paris monopolisent les talents et la province est désertée par ses châtelains et ses architectes les plus ambitieux. Puis vient la Révolution et ses raids punitifs contre des témoins de la féodalité déjà bien chancelants. Il faut attendre, après 1830, l'exil volontaire des légitimistes dans leurs domaines campagnards, puis, après 1848, celui des royalistes de tous bords, pour que renaisse la France des châteaux. D'abord en Anjou, terre chouanne, où l'architecte René Hodé et quelques autres flattent la nostalgie de leurs clients par d'impressionnants rêves néogothiques (Challain-la-Potherie). En Touraine, ce sont aussi des vieux châteaux que les membres de l'aristocratie achètent et restaurent, tel le prince de Broglie à Chaumont-sur-Loire. Sous le Second Empire, une autre vague constructrice, moins romantique et plus mondaine, s'empare de la Sologne que le chemin de fer a singulièrement rapprochée de Paris, pour y élever de luxueux rendez-vous de chasse, comme Bon-hôtel, expression d'une société dont Jean Renoir a magistralement fixé sur la pellicule le pathétique naufrage à la veille de la seconde guerre mondiale.

Le temps des châteaux est aujourd'hui révolu. Certes on les visite, et parfois même on les habite ; mais les rêves des constructeurs se bornent désormais à l'image plus consensuelle de la « résidence secondaire ». Epilogue mélancolique, direz-vous ? Sans doute. Toutes les histoires n'ont pas de *happy ending*.